



COMITÉ DES TRADITIONS VALDÔTAINES  
3, rue de Tillier 11100 AOSTE

## *La race qui meurt*

Un récit autobiographique émouvant

Un pamphlet en faveur de la Vallée d'Aoste catholique et francophone  
Un témoignage saisissant des vicissitudes et de la réussite des émigrés  
valdôtains aux États-Unis dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle

*La race qui meurt* est le titre qu'Ernestine Branche a donné à son écrit et la race est, évidemment, celle valdôtaine. La parole *race* a, de nos jours - et fort heureusement, l'on ajoute - une acception fortement négative car les races n'existent pas ; il n'y a que des êtres humains et, partout dans le monde, ils sont égaux. Cependant, à l'époque de sa rédaction, la même parole n'avait pas cette signification. Ce mémoire fut dressé, en effet, au cours des années 1960 et, à l'époque, cette parole n'était rien d'autre qu'un synonyme, grosso modo, de nation. Il y avait, bien sûr, la race blanche, la race noire, la race jaune etc. mais aussi, la race française, celle italienne ou allemande etc. ainsi que la race valdôtaine, celle piémontaise etc.

Profondément catholique, sentiment qu'elle exprime tout au long de ce mémoire, l'autrice, après avoir vécu la partie la plus importante de son histoire personnelle aux États-Unis, découvre une Vallée d'Aoste qui est, peut-on affirmer sans crainte de démenti, profondément diverse de celle qu'elle avait connu au cours de sa jeunesse. Elle est partie aux États-Unis à l'âge de 22 ans, en 1912, et la société valdôtaine, à cette époque-là, avait une physionomie à elle-même, consolidée par les nombreux siècles de son existence.

Puis, ce furent la guerre, la première guerre mondiale, et le véritable massacre des jeunes Valdôtains. Ensuite, la grippe espagnole et, durant la guerre, l'ouverture d'un important établissement industriel, l'Ansaldo, puis Cogne, pour l'exploitation des ressources minérales de la Vallée, qui favorisa l'arrivée de milliers d'ouvriers des autres régions italiennes.

Un traumatisme social c'est alors produit. Personne, à l'époque, parmi la classe dirigeante valdôtaine n'a su comprendre en plein les événements qui se sont produits et le bouleversement radical qui a touché un système jusqu'alors peu adapté aux changements subits.

Ce qui explique la profonde amertume qu'Ernestine Branche exprime vers cette Vallée d'Aoste qu'elle ne connaît plus. « Hélas » elle écrit « le retour me perça l'âme d'un dard empoisonné en constatant que ma chère Vallée était devenue la proie des étrangers qui s'en moquaient ». Plus loin, au sujet des Valdôtains, qui elle considère des traîtres, surtout ceux « qui, restés au pays, le reniaient, en avaient honte ».

Ses pages abondent de jugements dédaigneux vers ces « nouveaux » Valdôtains, qu'elle ne reconnaît même plus, qui s'opposent, par contre, au profond amour qu'elle porte à la Vallée. Un amour acharné, il faut bien le dire.

Il suffit, à ce propos, de reproduire ce qu'elle écrivait, dans son mémoire, lorsqu'elle parle du travail exercé durant des longues années aux États-Unis. Elle fut une *social worker*, sorte d'assistante sociale qui s'intéressait aux émigrés, à leur soutien et à leur intégration, y compris,

évidemment, les émigrés italiens. Elle dit que, par rapport à toutes ces gens, surtout les Italiens, jugés très ignorants, au sens propre du mot, et nécessitant de mille attentions, étant abandonnés à eux-mêmes, les Valdôtains s'en sont toujours tirés très bien, sans aucuns problèmes, grâce à leur capacité de travail, à leur volonté d'indépendance, leur capacité de s'entraider l'un l'autre.

Écrivait, en fait, Ernestine Branche, cachée sous le pseudonyme d'Avesta dans son récit : « *Et les Valdôtains ?* » demandera-t-on « *Pourquoi Avesta ne faisait-elle rien pour eux ? Qu'il soit dit, à leur honneur, que jamais aucun d'eux n'eut besoin de recourir pour aucun aide à aucune ville : leur amour du travail et leur indépendance innée les soutint toujours. Puis, il y avait aussi les Unions de secours mutuels* ».

Voilà le contraste qu'elle souligne constamment dans son récit. Pour elle, les Valdôtains ont trahi leur patrie qui est, évidemment, celle Valdôtaine. Le mémoire, après la polémique introduction, illustre le départ pour les États-Unis, l'arrivée à New-York et les péripéties à la douane et, enfin, la vie que les Valdôtains faisaient dans la métropole américaine. Ce sont là, peut-être, les pages les plus intéressantes du récit car elles offrent un portrait inédit et direct de la vie au quotidien de nos compatriotes, de l'entraide qu'ils avaient réussi à organiser, de leur volonté de s'insérer, à tout prix, dans ce nouveau contexte, de leur capacité dans le monde du travail et, parfois, des petits escamotages qu'ils avaient découvert pour maintenir leur place au travail.

Elle, qui fut au service d'une famille de la bonne bourgeoisie newyorkaise, savait, par exemple, qu'il fallait faire attention à ne pas révéler d'être originaire d'Italie.

« *Mais ... il ne fallait pas faire comprendre* » écrivait « *qu'il y avait la moindre relation avec l'Italie : même les lettres qui portaient le timbre italien suscitaient des doutes et, jamais, dans les familles, soit la vie dans les familles, ne pouvait faire aucune allusion à l'Italie. La langue française fut le grand gagne-pain des émigrés. Avec cette langue on était respecté et aimé, car tout ce qui flairait du français était aimé des Américains* ».

Une partie considérable du récit est consacrée à la rentrée, inattendue, en Vallée d'Aoste après le décès de sa mère, en 1918, pendant la Grande Guerre.

Après s'ensuivent les pages dédiés aux Unions Valdôtaines à l'étranger, l'illustration de son travail en tant que fonctionnaire des services sociaux américains et de ses expériences en tant qu'enseignante dans plusieurs Collèges universitaires.

Le récit termine par la description d'une série de randonnées autour du Mont-Blanc, organisées pour un groupe d'universitaires américains et un petit recueil de poèmes.

La conclusion, un peu abrupte, laisse soupçonner que l'autrice, malgré ses capacités littéraires et sa connaissance de la langue et du style, n'eut pas le temps de réviser son œuvre. Ainsi, la Rédaction du Flambeau a décidé de le publier tel qu'il est dans les sens que personne n'a apporté aucune modification. On a pris la liberté, cependant, de corriger les fautes de frappe qui sont, par ailleurs, peu nombreuses, et d'ajouter quelques « à la ligne » de temps en temps, car le texte originel est dactylographié sans tenir trop en considération la lisibilité de la page.

(tiré de la *Présentation* du livre)

*Ernestine Branche (1890-1969) émigra aux États-Unis en 1912, avec trois de ses sœurs. Arrivée en Amérique comme femme de ménage (housemaid) à 22 ans, elle suivit les cours du soir à la Washington Irving High School de New York, avant de fréquenter le State Teachers College de la même ville, d'où elle sortit avec son Bachelor of Science en 1930. Dans les années suivantes, elle obtint aussi un Master of Arts à la New York University, ce que lui permit d'enseigner dans plusieurs Collèges, avant de rentrer en Vallée d'Aoste à la fin des années Cinquante (les informations sur la carrière universitaire de l'autrice sont contenues dans le Catalog of Marywood College, PA, 1938-39).*